
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME XCIV • 2016

ACTES DU CONGRÈS
DE MONTFORT-SUR-MEU

Samuel GICQUEL

L'appropriation d'un saint par sa paroisse natale :
Louis-Marie Grignion à Montfort

MONTFORT ET SON PAYS - LA FORÊT EN BRETAGNE
COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE

L'appropriation d'un saint par sa paroisse natale : Louis-Marie Grignon à Montfort

La figure de Louis Grignon est étroitement associée à la ville de Montfort, non seulement parce qu'il accola à son nom de famille celui de la ville où il naquit en 1673, mais aussi parce qu'il s'agit du personnage historique montfortais le plus connu. Si son nom demeure relativement familier aujourd'hui à Montfort-sur-Meu, ne serait-ce parce qu'il est accolé à la paroisse, à une rue et au collège privé, peu de Montfortais¹ savent que les plus grands rassemblements de l'histoire de la ville furent organisés autour de la figure de Louis Grignon, quand furent fêtées sa béatification, en 1888, et sa canonisation, en 1948.

Au cours de sa vie, il n'entretint qu'un lien ténu avec son pays natal. Issu de la bourgeoisie montfortaise, Louis Grignon partit tôt faire ses études à Rennes et à Paris. Ordonné prêtre en 1700, il sillonna l'ouest de la France, de Saint-Brieuc à La Rochelle, en tant que missionnaire apostolique, et ne revint que quelques mois à Montfort, en 1706-1707, avant de mourir à Saint-Laurent-sur-Sèvre, en 1716. Sa biographie est bien connue et a fait l'objet de nombreuses publications, tantôt hagiographiques, tantôt scientifiques². Son destin *post mortem* est beaucoup moins connu, sauf en Vendée. Louis Pérouas³ s'est en effet attaché à décortiquer

-
1. Il convient d'emblée de différencier les Montfortais – les habitants de Montfort – des Montfortains – les disciples de Grignon de Montfort. Montfortains est le nom usuel, devenu officiel en 1919, des membres de la Compagnie de Marie, fondée en 1705.
 2. La première bibliographie de Grignon de Montfort fut publiée peu après sa mort par GRANDET, Joseph, *La vie de M. Louis-Marie Grignon de Montfort*, Nantes, 1724. Parmi les ouvrages plus récents : LE CROM, Louis, *Un apôtre marial, saint Louis-Marie Grignon de Montfort (1673-1716)*, Pontchâteau, Librairie mariale, 1942, 479 p., réimp., Étampes, Clovis, 2003 ; PÉROUAS, Louis, *Grignon de Montfort. Un aventurier de l'Évangile*, Paris, Les Éditions ouvrières, coll. « Mémoire d'hommes, mémoire de foi », 1990, 111 p. ; LAURENTIN, René, *Petite vie de Louis-Marie Grignon de Montfort*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Petite vie de... », 2005, 152 p.
 3. Louis Pérouas, né à Rennes en 1923 et mort en 2011, devint prêtre en 1949. Ce missionnaire de la Compagnie de Marie, directeur de recherches au CNRS, était un spécialiste de l'histoire de Grignon de Montfort et des ordres montfortains, auxquels il consacra de nombreux travaux. De nombreux articles de Louis Pérouas se trouvent dans le fonds donné aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine par son cousin Léon Pérouas, sous la cote 216 J 30.

la naissance d'une mémoire vendéenne⁴ qui faisait une large part à celui que les Vendéens appellent paradoxalement « le père de Montfort », utilisant ainsi le nom que Louis Grignion se donnait lui-même, pour marquer sa fidélité à son baptême. En revanche, aucune publication n'évoque l'histoire de l'appropriation de Grignion de Montfort par les catholiques montfortais. L'organisation du congrès de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne à Montfort et la perspective du tricentenaire de sa mort offrent une double occasion de combler ce manque en se penchant sur l'histoire du culte voué à Grignion de Montfort dans sa paroisse natale.

Au-delà du cas de Louis Grignion et de l'exemple montfortais, cette étude est une contribution à l'histoire de la sainteté et à l'évolution du culte et de la mémoire des grandes figures religieuses. Elle se place ainsi dans le sillage du colloque de Tréguier relatif à saint Yves⁵, pour ne prendre qu'un exemple breton. Dans le cas de Louis Grignion, trois temps peuvent être distingués : une longue période allant de sa mort à sa béatification, au cours de laquelle Grignion de Montfort n'est plus qu'un lointain souvenir, un âge d'or, qui va de la fin du XIX^e siècle aux années 1960, et une période plus récente, qui correspond au déclin de son culte.

Un oubli relatif

La béatification de 1888 marque une rupture dans l'histoire du culte de Louis-Marie Grignion à Montfort-sur-Meu. Avant ce tournant, les traces de dévotion sont relativement rares et son souvenir s'est estompé. Cet oubli relatif s'explique par la trajectoire biographique de Grignion de Montfort, le prédicateur passant les dernières années de sa vie à sillonner des territoires au sud de la Loire. Au début du XIX^e siècle, c'est en Vendée militaire que la mémoire de Louis Grignion est la plus vive, en particulier autour de Saint-Laurent-sur-Sèvre, où il mourut en odeur de sainteté en 1716. La Restauration correspond, en effet, à la période au cours de laquelle s'affirme la thèse selon laquelle les missions de Grignion de Montfort auraient modelé la Vendée chrétienne et préparé le soulèvement contre-révolutionnaire⁶. Cette lecture, fort contestable⁷, contribue à lier Louis Grignion à

4. PÉROUAS, Louis, *Grignion de Montfort et la Vendée*, Paris, Le Cerf, 1989, 129 p.

5. CASSARD, Jean-Christophe et PROVOST, Georges (dir.), *Saint Yves et les Bretons. Culte, images, mémoire (1303-2003)*, actes du colloque de Tréguier (18-20 septembre 2003). Rennes, Presses universitaires de Rennes/Centre de recherche bretonne et celtique, 2004, 368 p.

6. PÉROUAS, Louis, *Grignion de Montfort et la Vendée...*, *op. cit.* et MARTIN, Jean-Clément, *La Vendée de la mémoire, 1800-1980*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, 298 p.

7. Louis Pérouas a montré que la géographie des missions de saint Louis-Marie et la géographie du soulèvement de 1793 se superposaient imparfaitement. Cf. PÉROUAS, Louis, *Grignion de Montfort et la Vendée...*, *op. cit.*

la Vendée et participe à l'émergence de la spiritualité montfortaine au XIX^e siècle dans un contexte d'explosion des vocations⁸.

Cette effervescence intellectuelle et spirituelle autour de Grignion de Montfort n'est nullement perceptible à Montfort-sur-Meu. L'ermitage de Saint-Lazare, dont il restaura la chapelle et qui devint un des hauts-lieux montfortains dans sa ville natale, n'est pas le théâtre de dévotions spontanées comme l'est le tombeau de Saint-Laurent-sur-Sèvre. C'est encore moins le cas de l'église paroissiale, dont l'histoire n'est nullement liée à la biographie de Louis Grignion. Sous l'Ancien Régime, Montfort est divisée en trois paroisses⁹ et le jeune Louis fut baptisé dans l'église Saint-Jean, qui fut démolie partiellement en 1851 pour laisser placer à l'actuelle chapelle Saint-Joseph. Ces trois paroisses fusionnèrent dans le cadre concordataire et la construction d'un nouveau lieu de culte fut décidée. La nouvelle église fut achevée en 1850 à l'emplacement de l'ancienne motte féodale, sur les vestiges du donjon et fut dédiée à saint Jean Baptiste l'année suivante¹⁰. Dans le nouvel édifice béni à Pâques 1851, rien ne rappelle le souvenir de Louis Grignion.

Sa mémoire n'est toutefois pas complètement évanouie. Dans son *Histoire de Montfort et des environs* publiée en 1858, l'abbé Oresve, alors recteur de L'Hermitage, retrace sa vie de façon relativement détaillée¹¹, preuve qu'il considère Grignion de Montfort comme l'une des célébrités locales. Il est vrai que son œil de prêtre le prédispose à honorer les ecclésiastiques, d'autant plus que l'auteur savait alors que la béatification était à l'étude. En outre, quelques années plus tard, au début des années 1870, le curé de Montfort, qui transcrit les « souvenirs historiques » méritant d'être signalés, mentionne « le baptême du vénérable Grignion de Montfort », au même titre que le passage de saint Vincent Ferrier¹². Au cours du XIX^e siècle, plus d'un siècle après sa mort et son dernier passage à Montfort, Grignion de Montfort n'est donc nullement oublié, mais il ne semble pas faire l'objet d'une importante dévotion populaire. La béatification n'est donc en rien le produit d'une quelconque mobilisation de son pays natal. Elle est le fruit de la démarche du diocèse de Luçon, qui était à la fois le lieu du tombeau et le théâtre d'une ferveur grandissante.

8. *Id.*, « Une congrégation aux ambitions modestes : les Montfortains aux XVIII^e et XIX^e siècles », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 105, 1998, p. 59-68.

9. La paroisse Saint-Jean, à l'ouest de la ville, la paroisse Saint-Nicolas, qui s'étale dans les faubourgs nord en direction de l'actuelle gare, et la paroisse de Coulon, qui englobe les terres agricoles au sud du Meu.

10. Cf. BLOT, Roger, « Église Saint-Louis-Marie de Montfort », *Église en Ille-et-Vilaine*, n° 225, 24 septembre 2012, p. 16-17.

11. ORESVE, Abbé, *Histoire de Montfort et des environs*, Montfort-sur-Meu, Aupetit, 1858, p. 250-251.

12. Arch. hist. diocèse de Rennes, Livre de paroisse de Montfort-sur-Meu (1887-1984).

Le temps des foules (1888-années 1960)

Tandis qu'en Vendée, la béatification marque la reconnaissance de la dévotion populaire, à Montfort-sur-Meu, elle lui donne naissance. 1888 marque ainsi le début de l'appropriation de Grignon de Montfort par sa paroisse natale. Du 10 au 12 août 1888, le *triduum* solennel organisé pour fêter l'issue favorable du procès est la première grande manifestation organisée autour de Louis Grignon. L'engouement dépasse alors le cadre paroissial, comme le montre le soutien promotionnel de la *Semaine religieuse de Rennes*, l'hebdomadaire officiel du diocèse. Faute de place suffisante dans l'église, la grand-messe du dimanche eut lieu au pied de l'édifice, sur la place, où se massèrent environ 10 000 fidèles. Puis, l'après-midi, environ 20 000 pèlerins, emmenés par 300 prêtres¹³, se rendirent à pied à l'ancien ermitage de Saint-Lazare¹⁴, distant de deux kilomètres. Peu importe l'exactitude du nombre. Montfort-sur-Meu compte alors environ 2 400 habitants et la mobilisation, impressionnante, déborde largement le cadre de la paroisse.

La conjoncture explique le succès extraordinaire de ces journées. Dans les années 1880, tandis que s'affirment le républicanisme et l'anticléricalisme, l'Église catholique se sent assaillie et la mobilisation autour de Grignon de Montfort sonne comme une démonstration de force face aux opposants. Louis-Marie Grignon symbolise alors, de façon plus ou moins consciente dans l'esprit des fidèles rassemblés, la lutte contre l'adversité et l'affirmation d'un catholicisme triomphant. À Montfort-sur-Meu, l'émergence soudaine du culte est la preuve de la vitalité de la contre-société catholique, qui entend faire rempart aux agressions du temps. En outre, la promotion de Grignon de Montfort s'inscrit pleinement dans la valorisation de l'histoire locale et des racines, typique de la fin du XIX^e siècle¹⁵.

Les fêtes de la béatification ouvrent un véritable âge d'or. Dans les années qui suivent, l'importance accordée à Grignon de Montfort dans la récente église paroissiale reflète sa popularité nouvelle. La coïncidence de la béatification et d'une importante phase de travaux offrit une formidable opportunité aux catholiques

13. *Semaine religieuse de Rennes*, 18 août 1888, p. 689-695.

14. Saint-Lazare devint dans la seconde moitié du XVIII^e siècle un hôpital dirigé par les Sœurs de la Providence de Saumur. Vendue comme bien national à la Révolution, la maison passa ensuite entre différentes mains, dont celles des Pères de l'Immaculée Conception qui y tinrent un séminaire de vocations tardives jusqu'à leur dissolution en 1906, et celles du maire de Talensac, qui l'acheta en 1907. À partir de 1919, l'établissement devint un pensionnat dirigé par les Sœurs de l'Immaculée Conception. C'est aujourd'hui un institut médico-éducatif.

15. La réédification du tombeau de saint Yves, lancée en 1883, suscite un engouement similaire. Cf. BRUNEL, Christian, « La réédification du tombeau de saint Yves : l'histoire au service de l'Église », dans CASSARD, Jean-Christophe et PROVOST, Georges (dir.), *Saint Yves et les Bretons...*, op. cit., p. 111-123.



Figures 1 et 2 – Vitraux installés dans le chœur de l'église en 1889 (cl. S. Gicquel)



Figure 3 et 4 – Statue de Louis-Marie Grignion de Montfort placée dans le clocher en 1892 (cl. S. Gicquel)

montfortais pour marquer leur attachement au bienheureux. Dès 1888, une statue réalisée par Pierre Resnays¹⁶ fut placée à l'entrée du chœur. Puis, l'année suivante, deux vitraux représentant Louis-Marie Grignion enseignant et évangélisant les populations furent placés dans le chœur (fig. 1 et 2). Mais la décision la plus spectaculaire et originale fut celle d'installer dans la tour du clocher d'une monumentale statue de Louis-Marie Grignion, œuvre de Goupil¹⁷, le 9 octobre 1892 (fig. 3 et 4).

Louis-Marie Grignion éclipsait ainsi saint Jean Baptiste, le patron de l'église. Il devenait le gardien et le phare de la paroisse, d'autant plus que la blancheur de la pierre et la topographie des lieux renforçaient sa visibilité. Les fêtes organisées à l'occasion de l'inauguration de la statue rappelèrent le faste de la béatification : les fleurs et les autels de verdure envahirent de nouveau la ville, soucieuse de contribuer au rayonnement de son bienheureux¹⁸.

Le succès du culte de Grignion de Montfort se mesure aussi à la naissance d'un pèlerinage vers Saint-Lazare. Chaque année, les paroissiens entreprennent l'ascension de la longue côte qui sépare la ville de l'ermitage. La dimension physique est ici bien sûr liée à l'aspect spirituel. L'effort rapproche du ciel et l'épreuve permet de marcher dans les pas du bienheureux, au sens propre comme au sens figuré. Saint-Lazare s'affirme ainsi à la fin du XIX^e siècle comme un lieu central dans la mémoire montfortaine. Même si l'enthousiasme des débuts semble quelque peu retomber dans les années qui suivent, la procession est organisée chaque année jusqu'à la Première Guerre mondiale. À en juger par le récit du curé de l'époque dans son livre de paroisse, les Montfortains semblent alors délaissé quelque peu Louis-Marie Grignion pour se tourner vers saint Michel et Jeanne d'Arc¹⁹, dont la dimension guerrière et patriotique séduit.

Mais la fin de la guerre amène la renaissance du culte de Grignion de Montfort, sous l'impulsion du curé Delalande, qui était en place depuis 1908. Celui-ci obtient, par l'entremise du cardinal Dubourg, 200 jours d'indulgence pour quiconque réciterait un *Pater* et un *Ave* devant la statue de Grignion de Montfort positionnée dans le chœur. Puis, en 1922, le pèlerinage de Saint-Lazare reprend. Avec faste, car 10 000 pèlerins environ, issus de dix paroisses environnantes, se rendent en procession vers l'ermitage, sous la conduite de l'archevêque de Rennes, M^{gr} Charost. Le culte de Grignion de Montfort n'est donc nullement le produit d'une dévotion

16. Pierre Resnays (1831-1909) était originaire de Guer. Il fut élève de l'École des beaux-arts de Paris et réalisa essentiellement des sculptures religieuses, dont la plupart étaient destinées aux églises du diocèse de Rennes.

17. Charles-Pierre Goupil (1827-1890) est un sculpteur né et mort à Rennes. Il se consacra à l'art religieux et réalisa notamment une statue de Notre-Dame de Pontmain et la statue néo-romane de Notre-Dame des Miracles et Vertus de la basilique Saint-Sauveur de Rennes.

18. Arch. hist. diocèse de Rennes, Livre de paroisse de Montfort-sur-Meu.

19. *Ibid.*.

populaire spontanée qui aurait pris de l'ampleur, mais le résultat d'une ferveur suscitée et encadrée par le clergé, tant à l'échelle locale qu'à l'échelle diocésaine.

L'année 1922 correspond, par ailleurs, à l'installation des Montfortains à Montfort-sur-Meu. Au mois d'octobre, ouvrit un séminaire des Pères Montfortains dans l'ancienne abbaye Saint-Jacques, située à un bon kilomètre au sud-est de l'église paroissiale. Le récit que fit le curé de cette arrivée dans son livre de paroisse révèle la méfiance du clergé séculier paroissial, qui craint à cette occasion de voir les fidèles délaisser l'église paroissiale pour la chapelle de l'abbaye Saint-Jacques, attirés par les Montfortains et « des chants bien exécutés par cinquante jeunes gens²⁰ ». On devine alors sous sa plume que l'installation s'accompagna de fermes discussions au terme desquelles le curé obtint que le culte de la chapelle fût strictement privé, à l'exception d'une ou deux fêtes solennelles dans l'année. La présence montfortaine à Montfort-sur-Meu débute donc plus de deux siècles après la mort de Louis Grignion et se cantonne à la périphérie de la paroisse, tant du point de vue géographique que religieux. Néanmoins, cette installation révèle un changement de regard sur la ville de Montfort-sur-Meu, qui attire et intéresse parce qu'elle est la cité natale de Louis Grignion. Le polycentrisme du culte et de la mémoire liés à Grignion de Montfort se trouve alors accentué : la chapelle Saint-Joseph et Saint-Lazare émergent comme des lieux de mémoire investis du souvenir de Grignion de Montfort, l'église paroissiale s'affirme comme un lieu de prière dans lequel la mobilisation matérielle de la communauté transparait, tandis que l'abbaye devenue séminaire montfortain symbolise l'héritage et le rayonnement de Louis Grignion.

Dans les années qui suivent, son culte semble porté par la perspective de la canonisation. La cause est introduite dès les années 1920, à l'initiative notamment du cardinal Mercier, archevêque de Malines et également défenseur de la dévotion à Marie Médiatrice. Une nouvelle fois, l'impulsion est donc extérieure au diocèse de Rennes. Dès les années 1930, la perspective d'une issue favorable nourrit le culte et alimente les discours, comme celui du maire de Montfort à l'occasion des noces d'or du curé Delalande, en 1933. Si le procès en canonisation fut terminé en 1942, Louis-Marie Grignion de Montfort ne fut, en raison des délais imposés par la guerre, officiellement proclamé saint que le 20 juillet 1947.

La canonisation fut l'occasion d'un somptueux *triduum* les 29, 30 et 31 août 1947, dont le faste rappelle la splendeur des fêtes de la béatification. Les similitudes sont nombreuses. Dans un cas comme dans l'autre, la publicité de l'événement fut assurée par la *Semaine religieuse* et l'archevêque usa de toute son influence pour contribuer à son succès, en faisant lire une lettre dans toutes les églises de son diocèse les deux dimanches qui précédaient les festivités pour inviter les fidèles à y participer. Dès le jeudi soir, une relique de saint Louis-Marie venue de saint Laurent-sur-Sèvre – un

20. *Ibid.*

os de l'avant-bras – descendit la rue de Rennes ornée d'arcs de triomphe et de haies de croix. Tandis que le vendredi fut consacré aux enfants et le samedi aux jeunes et aux malades, le dimanche marquait l'apothéose du *triduum*, avec une grand-messe pontificale dans la prairie de Saint-Lazare le matin et une procession vers l'église paroissiale l'après-midi, qui permit aux participants d'admirer les décorations dont le rédacteur de la *Semaine religieuse* nous a laissé la description :

« La beauté ravissante des décors aidait aussi à oublier la fatigue harassante : par exemple cette reconstitution merveilleuse de la vieille porte de l'Horloge avec de part et d'autre une avenue de colonnes carrées, en rouge comme le grès de La Harelle ; par exemple encore, les plafonds de fleurs de Coulon, de La Saulnerie, de la route de l'Abbaye ; par exemple enfin, le boulevard Carnot, aux fleurs de nénuphar épanouies sur tapis de mousse, et s'achevant sur une perspective radieuse de croix blanches²¹. »

Tous les témoignages soulignent l'ampleur de la foule qui convergea vers Montfort pour l'occasion : le curé de Montfort avance le chiffre de 100 000 personnes sur trois jours, *Ouest-France* celui de 50 000 personnes présentes à l'occasion de la clôture du triduum²². À bien des égards, ces festivités marquent la renaissance d'une ville meurtrie par les bombardements de juin 1944.

Pour entretenir le souvenir de ces journées et la dévotion envers saint Louis-Marie, le clergé décida alors de relancer la procession de Saint-Lazare qui était visiblement tombée en désuétude. Si le déroulement de la journée ne diffère guère des cérémonies d'avant-guerre, le changement de vocabulaire est à noter. Sous la plume du curé, le 28 avril 1948 et le 6 juin 1949 sont présentés comme les première et seconde éditions du « pardon » de saint Louis-Marie²³. La référence au modèle bas-breton²⁴ est tout à fait consciente : « espérons [...] que notre pardon aura l'éclat des grands pardons bretons », ajoute alors le rédacteur. Le changement de terminologie indique de toute évidence une volonté de « bretonniser » Grignon de Montfort et son pèlerinage. L'usage du terme en Haute-Bretagne n'est pas exceptionnel au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Mais son utilisation à Montfort-sur-Meu dépasse sans doute l'effet de mode. Il s'agit de ne pas laisser « son » saint à la seule Vendée et de se placer sur un autre terrain que Pontchâteau²⁵

21. *Semaine religieuse de Rennes*, 6 septembre 1947, p. 578.

22. *Ouest-France*, 29-30 août 1947.

23. Arch. hist. diocèse de Rennes, Livre de paroisse de Montfort-sur-Meu. Toutes les citations qui suivent dans ce paragraphe en sont extraites.

24. Cf. sur le sujet PROVOST, Georges, *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Cerf, 1998, 530 p. Qu'il soit remercié pour ses judicieux conseils ; la présente étude lui doit beaucoup.

25. Pontchâteau fut en 1709 le théâtre d'une importante mission de Grignon de Montfort, qui s'acheva par l'établissement d'un calvaire, détruit sur ordre royal. Pontchâteau s'affirma comme un haut-lieu de la spiritualité montfortaine au XIX^e siècle, en particulier à l'issue de la restauration du calvaire entreprise en 1821 et d'une importante vague de travaux dans les années 1890.

qui connaît alors un succès remarquable²⁶, comme le montre la réussite des fêtes de la canonisation organisées en juin 1948, plus de 100 000 personnes se réunissant alors autour du nonce Roncalli, le futur Jean XXIII.

Même si le pardon montfortais se cherche à ses débuts, les organisateurs hésitant entre le jour de la fête patronale – le 28 avril –, le lundi de la Pentecôte et le dimanche du Rosaire, le succès arrive rapidement. « Le mouvement est lancé », peut ainsi écrire le curé dès 1949, fort du soutien du cardinal Roques qui, pour la deuxième fois, fit le déplacement. « Le pardon de 1950 a été particulièrement brillant », se réjouit-il l'année suivante. Un sommet est semble-t-il atteint en 1954, quand, à l'occasion de l'année mariale, le nombre de participants s'élève à 10 000, selon le curé qui en fit le récit dans le livre de paroisse. Mais le succès de ce pardon fut de courte durée : dès les années 1960, le changement de conjoncture entraîna un rapide recul de la popularité et du culte de saint Louis-Marie.

Le temps des Montfortains (des années 1960 à nos jours)

L'enthousiasme suscité par la canonisation s'étiole rapidement. Dès les années 1960, le regard sur saint Louis-Marie change et la ferveur retombe. L'un des aspects les plus visibles des évolutions en cours est la fin du pèlerinage sous sa forme traditionnelle, c'est-à-dire celle d'une procession qui gagnait Saint-Lazare. Son existence est attestée jusqu'en 1965 mais, en 1966, elle semble remplacée par un parcours beaucoup plus modeste dans la ville, allant de la maison natale à la chapelle Saint-Joseph. Le temps des manifestations extérieures somptueuses est révolu.

Par ailleurs, la même année, à la suite d'importants travaux d'entretien à l'intérieur de l'église, la statue de saint Louis-Marie, qui faisait face à celle de saint Jean Baptiste, est placée dans une niche au fond du chœur. Certes, saint Louis-Marie résiste mieux que saint Jean Baptiste qui disparaît de l'église, mais il est difficile de ne pas voir dans ce changement une forme de relégation. La période du concile de Vatican II semble ainsi marquer un tournant dans l'histoire des rapports entre les Montfortains et Louis Grignion. Saint Louis-Marie, qui incarne un catholicisme de combat, un catholicisme missionnaire, n'est plus dans l'esprit du temps. En outre, son attachement à la figure mariale, qui constitue le cœur de la spiritualité montfortaine, apparaît comme un obstacle à l'œcuménisme.

Les Montfortains souffrent aussi du retournement de conjoncture. Ne pouvant faire face aux lourds travaux qui s'imposent à l'abbaye, ils décident en 1967, après quarante-six années de présence, de vendre les bâtiments au Centre de promotion

26. Provost, Chantal, *Le mouvement des pèlerinages au calvaire de Pontchâteau de 1888 à nos jours*, dactyl., mémoire de maîtrise d'histoire, université de Nantes, 1991, 163 p.

sociale rurale et de se regrouper avec les Rédemptoristes à Dreux. C'est alors pour cet ordre le début d'une période particulièrement difficile, au cours de laquelle les vocations s'effondrent et les départs se multiplient, à un rythme plus soutenu que dans l'ensemble du clergé²⁷. Malgré tout, les Montfortains tiennent à maintenir une présence dans la ville natale du fondateur de leur ordre et deviennent propriétaire de la maison natale de Louis Grignon en 1968. Dès lors, leur place dans la ville change : les Pères Montfortains quittent la périphérie pour s'installer dans le centre et abandonnent la formation des recrues pour maintenir une présence symbolique et spirituelle dans la maison natale, dans laquelle ils vont s'attacher à faire vivre saint Louis-Marie. Dans les années qui suivent, la maison natale est remarquablement rénovée, en particulier sous l'impulsion du père Gendrot, originaire de Quédillac et supérieur général des Montfortains de 1969 à 1981. Le bâtiment devient ainsi à la fois un lieu de vie montfortain et un mini-musée évoquant la vie de saint Louis-Marie²⁸.

Les Montfortains s'affirment d'autant plus comme les gardiens de l'héritage de saint Louis-Marie que la désaffection de la paroisse pour son saint est manifeste dans les années 1970-1980. Saint Louis-Marie en devient bien officiellement le saint patron en 1969, preuve qu'il n'était pas oublié, mais il semble alors surtout s'agir de la reconnaissance d'une substitution de fait qui s'était opérée dans les années précédentes. Certes, la paroisse se mobilise encore lors du 300^e anniversaire de sa naissance, en 1973, et tente de renouer avec les fastes d'antan à l'occasion d'une marche vers Saint-Lazare et d'un jeu scénique. Mais cette fête, qui fut précédée d'une mission au cours de laquelle quatre prêtres sillonnèrent la ville, apparaît comme le dernier souffle d'une période révolue. Saint Louis-Marie disparaît du livre de paroisse et du bulletin paroissial. Priorité est alors donnée à l'actualité internationale, aux enjeux de société et aux mouvements catholiques. La spiritualité de saint Louis-Marie n'est plus en phase avec l'esprit du temps. De façon tout à fait révélatrice, en 1987, le bulletin devenu inter-paroissial annonce même l'organisation d'une journée de détente à Saint-Lazare pour tous les catholiques du secteur pastoral, sans même faire référence à saint Louis-Marie. Le caractère champêtre fait désormais davantage pour l'attrait du lieu. De fait, dans les années 1970-1990, la mémoire de saint Louis-Marie est essentiellement entretenue à la maison natale.

Il faut attendre la fin des années 1990 pour assister à un timide renouveau autour de saint Louis-Marie, consécutif à la visite de Jean-Paul II à Saint-Laurent-sur-Sèvre du 19 septembre 1996 et à la reconnaissance de sa dette spirituelle envers le saint

27. PÉROUAS, Louis, « Les Montfortains en France depuis trois siècles. Une esquisse historique », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 110/3, 2003, p. 97-110.

28. C'est dans ce contexte que se situe l'article du montfortain Marcel Sibold sur Montfort au temps de Louis Grignon : SIBOLD, Marcel, « La vie religieuse d'une petite ville bretonne au XVII^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1983, n° 183, p. 233-257.



Figure 5 – Croix suspendue, réalisée par Ghislaine et Michel Caussin, 2014 (cl. S. Gicquel)



Figure 6 – Chœur de l'église paroissiale, mars 2015 (cl. S. Gicquel)

montfortais²⁹. Ce regain d'intérêt prend notamment une forme patrimoniale. En 1997, le cinquantième anniversaire de la canonisation fut l'occasion pour l'écomusée du Pays de Montfort de mettre saint Louis-Marie à l'honneur à travers un film diffusé dans une salle d'exposition permanente et un parcours touristique permettant de découvrir les lieux de vie de Grignon de Montfort. Le tourisme patrimonial laïque a alors supplanté les rassemblements de masse religieux.

Mais le regain d'intérêt observé ne saurait se réduire à cet aspect. Il se vérifie aussi dans la vie religieuse, comme le montre l'évolution de l'onomastique ecclésiale. Tandis qu'en 1997 était apparu un doyenné « de Brocéliande » centré sur Montfort, naît en 1999 l'« ensemble paroissial Saint Louis-Marie de Montfort », qui est une subdivision de ce doyenné et rassemble Montfort-sur-Meu et six paroisses environnantes. Plus significatifs sont les récents aménagements réalisés à l'intérieur de l'église lors d'importants travaux qui se sont étalés sur la période 2013-2014. À cette occasion, fut suspendue dans le chœur une croix de 3,46 mètres réalisée par des artistes locaux, qui ont représenté Louis-Marie sous les pieds de Jésus crucifié, et fait du saint le protecteur de l'église et l'intermédiaire entre le ciel et la terre (fig. 5). Dans le même temps, la statue de saint Louis-Marie qui se trouvait masquée a été

29. Jean Paul II a en particulier emprunté sa devise *Totus tuus* à saint Louis-Marie.

replacée à l'entrée du chœur (fig. 6). Pour la première fois, les fidèles qui assistent à la messe ont ainsi deux représentations de saint Louis-Marie sous les yeux.

Dans le même temps, la maison natale s'est affirmée comme un haut-lieu montfortain. Depuis 2010, tous les jeunes Montfortains francophones y effectuent leur noviciat. Selon le père Marco Pasinato, supérieur de l'institution, ces novices « doivent toucher les lieux où le père Louis-Marie Grignion est né, où il a été baptisé, où il a vécu³⁰ ». La référence au baptême et au lieu de vie est particulièrement intéressante. Elle montre la singularité de la mémoire montfortaise autour de saint Louis-Marie. Tandis qu'à Saint-Laurent-sur-Sèvre et à Pontchâteau, l'accent est volontiers mis sur la Croix et la Vierge Marie – les thèmes de prédication favoris de saint Louis-Marie – à Montfort-sur-Meu se développe une lecture plus liée à l'enfance et au baptême. La décoration-même de la maison natale confirme cette orientation car l'un des objets les plus remarquables qu'elle abrite est une céramique d'un artiste italien montfortain, Sandro Maria Leidi, qui invite le spectateur à méditer sur l'enfance de Grignion de Montfort et notamment sur son baptême (fig. 7). Le baptême fut encore mis à l'honneur à l'occasion d'une réactivation du « pardon » de saint Louis-Marie, le 26 avril 2015, qui conduisit les fidèles vers la chapelle Saint-Joseph. De nombreux signes convergents permettent ainsi d'affirmer qu'il existe une volonté partagée dans la paroisse et chez les Montfortains de donner une nouvelle visibilité à saint Louis-Marie.

Le survol de la période contemporaine permet donc de distinguer des temps bien différenciés dans l'histoire du culte de Louis-Marie Grignion à Montfort-sur-Meu. Jusqu'en 1888, il n'existe aucune forme de dévotion collective et organisée par le clergé, mais la béatification ouvre la voie à un véritable âge d'or, que symbolisent les rassemblements de masse. La reconnaissance institutionnelle se superpose alors à une conjoncture favorable. Le destin d'un Grignion de Montfort est donc parallèle à celui d'un saint Jean-Baptiste de La Salle, un de ses contemporains qui fut également béatifié en 1888. Puis, les mutations religieuses des années 1960 éloignèrent les catholiques montfortais de saint Louis-Marie. Un constat nuancé s'impose alors : certes Montfort-sur-Meu n'a pas l'attractivité de Saint-Laurent-sur-Sèvre³¹ et la vitalité du culte de saint Louis-Marie a reculé depuis les glorieuses heures de la canonisation, mais sa ville natale s'est néanmoins affirmée comme un haut lieu montfortain, dans laquelle la mémoire de l'enfant du pays est régulièrement honorée. C'est loin d'être le cas du lieu natal de tous les grands missionnaires bretons : à Saint-Georges-de-Reintembault, par exemple, la béatification de Julien Maunoir en 1951 ne suffit pas à susciter une dévotion durable. Les berceaux, à la différence des tombeaux, manquent de supports

30. *Église en Ille-et-Vilaine*, n° 181, 28 juin 2010.

31. Pour une comparaison approfondie du culte et de la mémoire de Louis Grignion à Montfort-sur-Meu et à Saint-Laurent-sur-Sèvre, voir GICQUEL, Samuel, « Le berceau et la tombe. Culte et mémoire de Louis-Marie Grignion aux XIX^e et XX^e siècles », *Revue d'histoire de l'Église de France*, publication prévue au second semestre 2016.

de mémoire solides. Faute de mieux, on s'efforce de valoriser les traces ténues qui relient à la biographie du saint, à l'image de la maison natale que les Montfortains s'appliquent à faire vivre, contribuant ainsi à entretenir la mémoire de leur fondateur dans son pays natal.



Figure 7 – Céramique de Sandro Maria Leidi (cl. S. Gicquel)

La tentative de revalorisation observée ces dernières années, tant sur le plan patrimonial que religieux, est trop récente pour pouvoir être évaluée. Les commémorations du 300^e anniversaire de sa mort donneront sûrement un indice de l'intérêt que suscite actuellement saint Louis-Marie. Mais on peut d'ores et déjà souligner le fait que ces commémorations sont préparées tant par des acteurs laïcs que des représentants de la paroisse ou des Montfortains. La dimension consensuelle de la mémoire de saint Louis-Marie mérite d'autant plus d'être soulignée qu'il ne s'agit nullement d'une évidence. En Vendée par exemple, la mémoire politique du soulèvement de 1793 interfère avec la mémoire religieuse et les manifestations publiques sont souvent le théâtre de luttes d'influence pour promouvoir sa vision du saint, comme l'ont notamment montré les tensions en marge de la visite de Jean-Paul II à Saint-Laurent-sur-Sèvre. En outre, saint Louis-Marie a pu apparaître ces dernières années comme « le saint des intégristes³² », qui y voyaient le modèle du prêtre préconciliaire, voire de l'ecclésiastique d'Ancien Régime. Mais leur présence demeure marginale dans le christianisme breton et n'ébranle pas la lecture relativement consensuelle de l'itinéraire et de la spiritualité de Louis-Marie Grignion qui prévaut aujourd'hui à Montfort-sur-Meu.

Samuel GICQUEL

PRAG en histoire contemporaine, université Rennes 2

CERHIO

RÉSUMÉ

Le culte de Louis-Marie Grignion à Montfort-sur-Meu naît véritablement à l'occasion de sa béatification, en 1888. Pour la première fois, à cette occasion, des milliers de catholiques se rassemblent dans sa paroisse natale autour de la figure du bienheureux. La coïncidence de cette cérémonie avec une importante tranche de travaux dans l'église entraîne, par ailleurs, la réalisation de nombreux aménagements dédiés à Louis-Marie Grignion qui l'inscrivent visuellement dans l'espace sacré. Cette ferveur tend à s'affaiblir quelque peu dans les décennies qui suivent, mais elle reste sensible jusqu'aux années 1960 environ, réactivée en 1947 par la canonisation.

À partir des années 1960, la figure de saint Louis-Marie semble quelque peu s'effacer dans le paysage paroissial et diocésain. Son souvenir est alors davantage entretenu par l'ordre des Montfortains qui rachète sa maison natale en 1968 et en fait un lieu de pèlerinage puis, depuis 2010, un noviciat international.

Parallèlement, ces dernières années, le diocèse et la paroisse semblent chercher à promouvoir de nouveau l'image du saint, comme en témoignent les récents travaux dans l'église et la dénomination du nouvel ensemble paroissial. C'est l'enfant du pays qui est ainsi honoré. Les Montfortains, eux, cultivent davantage son héritage spirituel. Une double mémoire, plus complémentaire que concurrentielle, existe donc aujourd'hui autour du saint à Montfort-sur-Meu.

32. PÉROUAS, Louis, *Grignion de Montfort. Un aventurier de l'Évangile...*, op. cit., p. 88.